

Jour de neige



Franck Aria

« Il est parfaitement concevable que la splendeur de la vie se tienne prête à côté de chaque être et toujours dans sa plénitude, mais qu'elle soit voilée, enfouie dans les profondeurs, invisible, lointaine. Elle est pourtant là, ni hostile, ni malveillante, ni sourde; qu'on l'invoque par le mot juste, par son nom juste, et elle vient. » – Kafka

Contigüe au vaste boudoir, sa garde-robe était le secret le mieux gardé du manoir. Jusqu'au jour où, au réveil d'une sieste singulièrement rieuse, elle m'a invité à pénétrer ce qu'elle nomme encore son antichambre à fantasmes. En vérité, rien ne m'excite moins que l'accessoire féminin. Mais pour me prouver du contraire, Marie, à ma grande surprise, se déshabilla pour les enfiler l'un après l'autre.

« Regarde-moi ! », disait-elle en voltant autour de son axe, ou en prenant des poses si suggestives qu'elle en devenait comique. « Hum... », disais-je par bonté. En effet, ni son charmant soutien-gorge balconnet à double bretelles spaghettis, ni son

porte-jarretelles en maille satinée, ni même sa délicieuse guêpière rouge en dentelle ne parvenaient à éclipser Marie. Je ne voyais qu'elle : elle et sa peau de fruit suave, elle et son regard rieur, elle et ses courbes démoniaques, ses rires d'enfant, ses désirs enjoués, bref, elle et son corps.

Marie a le don d'électriser ma fibre satyrique, surtout lorsqu'elle joue (mais quand ne joue-t-elle pas ?). Alors, sans raison, je me suis rué sur elle en poussant des jappements, des cris et des glapis. Puis, contre toute attente, je me suis entendu bramer, hennir, rugir. Mes hurlements inhumains avaient l'avantage d'amplifier ses rires enfantins (et inversement). Autant dire qu'un psychiatre présent sur les lieux nous aurait tout droit expédiés à l'asile, et un juge au tribunal. Mais ce jour-là, il était écrit que la victoire de la vie sur la mort serait éclatante. Car après l'avoir travaillée comme un satyre et elle, vis-à-vis de moi, comme une bacchante, Marie me lut ces quelques vers :
« Insouciant, moqueur, violent - ainsi nous veut la sagesse.
Elle est femme et n'aimera jamais qu'un guerrier. »

J'aime bien être à l'horizontal avec Marie sur un lit. Avec elle, l'enfance ne saurait vieillir, le goût de la mort n'est pas son

fort. Et puis elle a des beautés cachées que sa voix dévoile. Une voix bien articulée, à la fois tendre et puissante, sûre d'elle-même, courageuse et musicienne. Une voix aimante qui aime son amant. Lorsque Marie parle, le désir vous tire à elle, pour toucher sa voix, être dans sa lumière. La voix dit le corps, il est l'instrument éloquent et infalsifiable de sa vérité.

Dehors, cet après-midi-là, la neige tombait à flot en tourbillonnant près des murs du manoir, en une sorte de ronde enfantine, à la fois hésitante, gracieuse et légère. En revanche, à l'intérieur du couloir venté de la rue des Affaires, de gros flocons se pressaient lourdement les uns derrière les autres, en diagonale, hachant l'espace de tristes zébrures grises. Et puis, d'un coup, le temps d'un long baiser de langue, le ciel se mit à bleuir et la neige cessa de choir. Vidé de ses derniers flocons, le ciel sembla un temps hésiter. Il se mit au blanc, au bleu, au blanc-bleu. Puis quelqu'un là-haut statua pour un blanc-bleu-gris avec de larges trouées d'azur. Très bon choix. C'était tout beau ce bleu dans ce blanc-gris. D'où venait ce temps azuréen, ionien, éléen ? De l'océan ? De l'éternité ? La mer de nuages désormais lointaine s'ensoleilla d'amour. Là-haut, si proche, de petits floconneux philosophes poursuivaient leur course au nord, tandis

qu'une masse de gros noirs, conglomérés les uns aux autres, semblait figée dans le vide tel un astronef menaçant.

Marie déprime un peu l'hiver. Elle reste souvent cloîtrée à l'intérieur du manoir, de préférence sous la couette. Moi non. Je jouis du Temps à tous les temps, et de tous les temps. Passé, présent, futur. Printemps, été, automne, hiver. En toutes saisons, c'est encore et toujours Vivaldi. Mes joies sont printanières, puis estivales, automnales, hivernales. Ensuite, ça recommence. Joies des saisons, donc, avec leurs infinies variations, leurs différents tempos, du Largo au Prestissimo en passant par le subtil Adagio, l'Allegretto fougueux, l'Andante grazioso ; avec leurs ralentissements, leurs accélérations, leurs mélodies flûtées, leurs temps, leurs contretemps (surtout leurs contretemps), leurs noires rythmées, leurs croches espiègles, leurs mutines double-croches, leurs triple-croches débridées, avec leurs quarts de soupirs relaxants, leurs blanches voluptueuses, sans bien sûr oublier leurs rondes luxueuses et rieuses. Vivre dans un pays sans saisons franches, très peu pour moi. Mes saisons, il me les faut, mes paysages intérieurs l'exigent, je veux les voir s'altérer d'elles. Mes incertitudes s'y dissolvent. Mes certitudes s'y confrontent, s'y affirment. Chaque saison les interroge à neuf et si besoin les

renouvelle, les fortifie. Ce pourquoi je veux le temps métamorphoser les branches, les prairies et les visages ; les toits et les fleurs sauvages. Les plaisirs s'animent, se réaniment, s'éveillent autrement selon les températures et les vents. Ainsi vais-je avec le Temps, cette aventure.

Avec Marie, nous pouvons rester des heures, des jours sans se parler, à vivre le Temps chacun de son côté, à le laisser agir en soi, pour soi, pour rien, en écoutant tourner la terre dans sa nuit sidérale, son univers sidérant. Son Temps n'est pas le mien et le mien n'est pas le sien.

Rarement nous dormons ensemble. Nos nuits sont précieuses et nos rêves elliptiques, érotiques, prémonitoires ; à chacun ses insomnies pensives. Il lui arrive de monter à l'improviste, de préférence à l'aube. Alors, tel un mot doux, son corps chaud et bienveillant se glisse dans mon enveloppe cotonneuse, puis m'enlace, m'embrasse, me délasse, jusqu'à réveiller le monstre qu'elle désire goûter.

Sinon c'est moi qui descend dans son antre, aux alentours de minuit, à l'heure du crime. Finalement, nous sommes criminels, des criminels d'un genre nouveau, innocents de ne pas l'être selon

les normes en cours. Pour notre plus grand joie, nous osons le crime d'amour tendre. Et si nos inconscients se chamaillent, on se moque d'eux. On lit, on vit, on vit de musique et d'amour sur un lit de secrets.

Tacitement, nous avons décrété que le sexe serait au service de l'Art. Le vice sert notre art de vivre, ni plus ni moins. Mais c'est déjà beaucoup. Nous sommes donc à l'exact opposé de la procréation plus ou moins assistée. Pour nous, le sexe n'est rien de médical, rien d'institutionnel, encore moins une obligation, un problème, un ennui. Est-il concevable de ne pas faire couple ? D'abord l'accord des corps, la secrète entente, l'esthétique des sensations, la passion plurielle. Puis une jubilation de chaque instant, l'affinité des langues, des particules, le jeu du Temps, désir créatif et non destructeur.

Nous sommes à l'école des sens, celle par nous inventée à ciel ouvert. Il n'y a guère que le manoir à connaître notre intimité. Une fois dehors, dans le grand bruit du monde, nous jouons la transparence. Comme Cincinnatus, le héros Nabokov, nous n'avons pas trouvé mieux pour cacher notre opacité, sauf à nous fondre dans la grande et belle nature, dans la virginité du monde qui consume si bien les corps.

La forêt nous ressemble. Le mystère de cet îlot de beauté perce le notre. J'entendais ce jour-là glouglouter le ruisseau d'en bas, tandis que la main gantée de Marie se tenait dans la chaleur de la mienne. Personne, sinon nous. Seuls au monde, exilés du monde, évadés. Au loin, dans le panorama de lait, deux maisons recroquevillées nous faisaient écho dans la prairie. L'air était glacial et les pins pliaient sous la neige. Marie se dissimulait à l'intérieur du confort ouaté de sa doudoune, sa couette portative. Elle n'était plus qu'un regard enchanté sous un ciel désormais bleu. Nous marchions en silence dans la neige molle, laissant derrière nous l'empreinte de nos secrets. À droite, un bouleau isolé inclina sa tête comme s'il nous priait. À gauche, des fruits rouges perlèrent le blanc manteau d'une baie à demi ensevelie. Du haut d'un vieux chêne, deux jeunes geais ébouriffés se mirent à lustrer leurs plumes tout en nous guettant d'un œil étonné. Une échappée, parfois, nous laissait entrevoir le soleil inonder les cimes.

La forêt odorante envoûte. Que tombe la nuit et elle vous soustrait du monde. Les promeneurs solitaires ne sont que des intrus épris de sa beauté. Nous sommes ses hôtes, ses bêtes. Elle tolère nos pas, nos respirations, nos expirations, nos pensées,

notre étrangeté d'espèce. La forêt n'est rien d'humaine. Pourtant, chaque fois que je m'y promène, je trouve dans mes pensées des étincelles de joie datant du début de l'humanité. Les libertés de la forêt révèlent les miennes. Elle capte ceux qui l'aiment par la plus belle des offrandes : la conscience d'être.

Chaque arbre est un livre en devenir. Marie en enlace un, elle se fond dans sa nature, respire en lui, ferme les yeux, ouït ses profondeurs, ses palpitations végétales ; devient l'arbre, puis l'esprit de la forêt. Marie est une tactile, il lui faut toucher le beau; et quand ma paume caresse sa peau, les beautés de sa journée infusent mon sang.

Lorsque nous sommes retournés au manoir, frigorifiés de la tête aux pieds, des reflets de Lune miroitaient sur la ville. L'avenue principale n'en paraissait que plus déserte. Dans le lointain d'une sombre ruelle, j'aperçus l'ombre furtive d'un chat vagabond en quête d'abri ou de festins rassis. Les lampadaires n'étaient plus que Lunes éperdues, embrumées dans un brouillard gelé.

Une fois au chaud, après m'être cuit au bain sans Marie, je me suis vu dans le miroir ovale. Je m'y trouvais un nouveau regard, un regard apte à effrayer la Bêtise, dur comme du granit,

entier comme le séquoia géant du cimetière de Clarens, l'actuelle demeure de Nabokov, mais sur les iris verts duquel se reflétait pourtant l'âme de la forêt, avec ses geais, ses baies rouges et ses chênes. Je me suis lancé une grimace de singe au travers du miroir, pour me dire que je n'étais pas dupe de moi-même, et que derrière ce regard abrupt se dissimulait l'innocence des mots.

J'ai dû dévaler l'escalier rouge pour reprendre contact avec Marie. Elle était déjà étendue sous la couette bleue étoilée, tête comprise, tel un long galet oblong sur le lit d'une rivière alpine. Je m'y suis glissé nu, auprès d'elle, en prenant soin de ne pas briser ses rêves. Dans la nuit douillette de la couette j'ai écouté son corps nu respirer, nous étions comme deux brioches enfournées. Après tout, me suis-je dit en humant l'enivrant parfum de sa peau mordorée, rien ne prouve que nous ne soyons les personnages de notre propre roman, d'un roman qui nous pré-existait et où tous nos mots, nos gestes, seraient déjà consignés, répertoriés. Ou bien sommes-nous les héros d'un roman en cours, dont le point final jamais final s'éloigne à mesure que nous vivons, que nous pensons, que nous lisons, que nous aimons. Peut-être que vivre un tel roman recule à jamais la finalité du point, lequel, ne sachant plus sur quelle phrase apposer sa fin, se

met à hésiter, à tâtonner, à ricocher à l'infini sur la surface d'une page sans fin qui se refuse à lui et qui, pour finir, lui préfère ses trois cousins en suspension temporelle... Ou peut-être sommes-nous l'écrit d'un autre, me disais-je sous la couette, les mots d'un écrivain supra-lucide sur les pages duquel nous gigotons en tant que lettres. Après tout, n'avais-je pas reconnu ma voix à travers celle d'un écrivain ? Mais non, impossible. Qui d'autre, si ce n'est moi, m'inventerait cette drôle de vie ? Dieu ? Pourquoi pas, Sa générosité est réputée proverbiale, et Son génial roman biblique plaide en Sa faveur.

À mes côtés, le corps de Marie s'est mis à onduler, à murmurer en vagues parfumées, gentiment, calmement, avec la douceur du bien-être. Elle étira une jambe, un bras, puis l'autre, lentement, en une sorte de chorégraphie somnolée. Une fois détachée de sa rêverie solitaire, sa main veloutée palpa ma cuisse pour l'associer à sa réalité. « Oui, oui, c'est la mienne, ce n'est pas celle de Jupiter... Aucun doute c'est elle, j'en suis certain, je la sens frémir. »

Inutile de lui faire un dessin à Marie, ma topographie corporelle, mon La, elle connaît. En particulier cette empreinte en forme de demie-lune sertie dans mon genou droit, lisse comme du papier bible, imberbe et translucide comme la peau d'un

nouveau-né, dilatée et blanchie par le temps, mais dont la surface bleutée a su garder l'éclat de mon enfance. Souvenir... L'ivresse du toboggan un après-midi d'automne, seul, comme tous les mercredis à cette époque... La tête en avant... L'impression de voler quelques secondes... Délice d'une brève glissade aérienne puis, arrivé en bas, violent choc, arrêt inattendu, précipité, douloureux... Genou empalé dans l'une des vis rouillées, énorme afin de maintenir l'engin au sol... Ma tête dans la boue où baignent des feuilles rousses... Cette pluie qui ne cesse jamais... Puis extraction solitaire, pénible et délicate, en rampant à reculons... Odeur du sang... Rougeur du sang frais sur le gazon jauni, chair à l'air libre, trou noir au genou, sans fond... léger picotement puis, inexorablement, douleur aiguë, cris, attente... Une mère passe... Puis une autre... Serait-ce la même ? Mon impatience se crispe... La tête rassurante d'un infirmier, enfin, sur fond de ciel gris... Ensuite, tout va très vite... Ambulance, pin pon pin pon pin pon, brancard à vive allure dans les couloirs blancs de l'hôpital, néon, néon, néon, néon... Puis médecin, deuxième médecin, radio, deuxième radio, troisième, quatrième... Anesthésie, chirurgie délirée, réveil vaseux, parents catastrophés, faussement rassurés, nylon incrusté dans ma chair tendre, bandage... Puis, comme toujours, la vie continue...

Elle poursuivait son cours à présent, là, dans la chambre du manoir, sur un lit au côté de Marie. Je me suis approché d'elle, ma réalité tout contre la sienne, nos imaginations qui s'entremêlent, et, une fois nos corps emboîtés en chien de fusil, Marie a gentiment entrouvert ses cuisses pour accueillir ma main, puis les a refermées tel un livre sur son marque-page.

Franck Aria